

# Trois cœurs, trois lions

*suivi de Deux regrets*

Poul Anderson





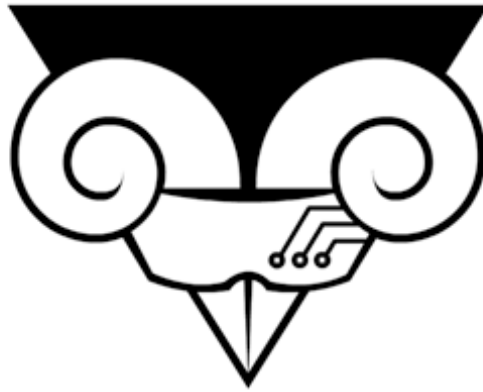
Poul Anderson

Trois cœurs, trois lions  
suivi de Deux regrets



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



# e-Béal'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard.

Titre originaux des récits proposés : *Three Hearts and Three Lions, House Rule, Losers' Night*

© 1961, 1976 & 1991 Poul Anderson.

ISBN : 978-2-84344-622-1

Parution : avril 2014

Version : 1.0a — 08/05/2014

© 2006, Le Béal' pour la première édition française

© 2014, Le Béal' pour la présente édition

Illustrations de couverture et intérieures © 2006, Jean-Sébastien Rossbach

**Trois cœurs, trois lions**

*Three Hearts and Three Lions*, Doubleday, 1961. Première version (abrégée) in *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, septembre et octobre 1953.

En français : *Trois cœurs, trois lions*, Garancière, « Aventures fantastiques », 1986. Traduction de Jean-Daniel Brèque (révisée pour la présente édition).

**L'Auberge hors du temps**

*House Rule*, in *Homebrew*, NESFA Press, 1976.

En français : *L'Auberge hors du temps*, in *Fiction* n° 308, mai 1980. Traduction de Daniel Lemoine (traduction révisée par Jean-Daniel Brèque pour la présente édition).

**La Ballade des perdants**

*Losers' Night*, Pulphouse Publishing, 1991. Inédit en français. Traduction de Jean-Daniel Brèque.

# L'HISTOIRE DE HROLF KRAKI

*Avant-propos de Jean-Daniel Brèque*

*Trois cœurs, trois lions* est l'un des tout premiers projets romanesques qu'a entamés Poul Anderson, puisque la première version est parue en revue dès septembre 1953. D'après les propos de l'auteur, le manuscrit qu'accepta Anthony Boucher, le rédacteur en chef du *Magazine of Fantasy and Science Fiction*, son principal mentor avec John W. Campbell, Jr., tenait davantage de la fantasy que de la SF, puisque c'est à la demande de Boucher que notre auteur y ajouta « quelques passages sur les univers parallèles ou équivalents afin de satisfaire un besoin d'«explication scientifique». »<sup>1</sup> Voilà une intervention éditoriale qui n'a pas été sans conséquences.

C'est dans cette même revue, en 1956, qu'Anderson entamait un cycle de nouvelles se déroulant dans un univers où la magie fonctionne

---

<sup>1</sup> Introduction à un extrait de *Trois cœurs, trois lions*, in *Going for Infinity*, 2002.

comme la science dans le nôtre. Son héros, Steve Matuchek, est un loup-garou qui tire profit de son talent pour mener à Hollywood une carrière d'acteur de films fantastiques. Hélas, une secte islamiste aux visées expansionnistes entraîne les États-Unis et leurs alliés dans une guerre mondiale. L'intervention de Ginny, sorcière de son état, sera déterminante... et Steve l'épouse à la fin de la nouvelle.<sup>2</sup>

Faisons un petit saut dans le temps — ce qui n'a rien de surprenant dans un livre de Poul Anderson — et atterrissons en 1974, année où paraît un roman intitulé *Tempête d'une nuit d'été*.<sup>3</sup> On y suit les aventures du Prince Rupert, ennemi juré des Têtes-de-Fer de Cromwell, aventures se déroulant dans un univers légèrement différent du nôtre, puisque si William Shakespeare y a existé, ce n'était ni un poète, ni un dramaturge, mais bien un historien : tous les personnages qu'il a rendus célèbres, de Hamlet à Falstaff en passant par Richard III, ont bien eu le destin que ses œuvres leur prêtent dans notre monde.

Mais quel rapport avec notre chevalier danois et notre loup-garou hollywoodien ?

Simple : lors de ses pérégrinations, Rupert pousse la porte d'une auberge baptisée le Vieux Phénix, une auberge entre les mondes, où il rencontre Holger Danske, le héros de *Trois cœurs, trois lions*, et Valéria Matuchek, la fille du loup-garou et de la sorcière, laquelle leur explique qu'il existe une infinité d'univers parallèles et les guide dans la quête qui est la leur.

Et c'est ainsi que notre auteur réussit à nouer les fils de trois tapisseries dont on se dit, finalement, qu'elles présentaient déjà entre elles une certaine harmonie.

En 1976, lorsqu'il publia « *House Rule* » dans un petit recueil à tirage limité,<sup>4</sup> Anderson reconnaissait avec modestie sa dette envers des auteurs comme John Kendrick Bangs, Charles Erskine, Scott Wood, Hendrik Willem van Loon, Lord Dunsany et Edmond Hamilton. En ce qui concerne ce dernier, peut-être pensait-il à une nouvelle intitulée

---

<sup>2</sup> « *Operation Afreet* », *F&SF*, septembre 1956. Initialement traduite dans *Fiction* sous le titre « *Loup y es-tu ?* » (n° 49, décembre 1957), cette nouvelle a été reprise sous le titre « *Opération éfrit* » in *Le Bal des loups-garous*, Barbara Sadoul éd., Denoël, 1999.

<sup>3</sup> *A Midsummer Tempest*. Édition française : Presses Pocket, 1990.

<sup>4</sup> *Homebrew*.

« *The Inn outside the World* ». <sup>5</sup> Il ajoutait : « Cette tradition me semble receler d'autres possibilités ». Neil Gaiman saura se souvenir de cette suggestion lorsqu'il situera tout un cycle de *Sandman* dans une auberge de ce type.

Poul Anderson ne retournera au Vieux Phénix qu'une seule fois, en 1991, pour une nouvelle qui, du moins dans ses premières pages, est une des œuvres les plus noires qu'il ait jamais écrites. Par la suite, il revisitera l'univers des Matuchek pour une aventure échevelée de Valéria, alors adolescente, qui effectuera la première expédition lunaire sur balai de sorcière — Harry Potter peut aller se rhabiller !<sup>6</sup>

Le volume que nous vous proposons aujourd'hui, même s'il se suffit à lui-même, est donc l'élément fondateur d'un cycle informel que Jacques Goimard, lors de sa précédente publication, avait baptisé « Les Univers-Livres ». Holger Danske, dans le chapitre 10 de *Trois cœurs, trois lions*, se demande en effet s'il n'est pas tombé dans un livre, et Steve et Ginny ont parfois l'impression de se retrouver dans les *Mille et Une Nuits* ! L'idée n'est pas nouvelle, et il ne fait pas de doute qu'Anderson s'est inspiré d'œuvres comme *The Incomplete Enchanter* (1941), de L. Sprague de Camp et Fletcher Pratt, ou encore *Silverlock* (1949), de John Myers Myers, pour ne citer que deux classiques de la fantasy américaine restés inédits dans notre langue. Par la suite, Robert A. Heinlein la reprendra dans *The Number of the Beast* (1980), course poursuite échevelée à travers les univers imaginés par Edgar Rice Burroughs, Lewis Carroll, L. Frank Baum et d'autres, et Dan Simmons en tirera des variations surprenantes dans le diptyque formé par *Ilium* (2003) et *Olympos* (2005) — où il est fait allusion à un univers « shakespearien » qui ouvre la porte à l'exploration des réalités parallèles.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Terminons par un nouveau saut dans le temps, qui nous catapulte en pleine Seconde Guerre mondiale, aux côtés d'un jeune Danois devenu Américain — un peu

---

<sup>5</sup> *In Weird Tales*, juillet 1945. Traduite sous le titre « *L'Auberge hors du monde* » in *Fiction* n° 185, mai 1969.

<sup>6</sup> Les quatre premiers récits mettant en scène Steve et Ginny Matuchek furent réécrits sous forme de roman en 1971 — *Opération chaos* (id.), traduit aux Éditions du Masque en 1976. Ce n'est qu'en 1999 que parut sa suite, *Operation Luna*.



comme son créateur — qui se prépare à lutter contre le Mal. Après avoir dévoré ses aventures, vous aurez sans doute besoin de vous rafraîchir, et nous vous proposons deux soirées au Vieux Phénix, l'auberge entre les mondes.

Quoique... Ce lieu où l'on peut croiser tant de personnages historiques ou fictifs, où l'on peut entendre ballades et exposés scientifiques, où l'on peut savourer des plaisirs tant charnels qu'intellectuels, sans limitation de temps et de lieu, est bien plus qu'une taverne.

C'est la Bibliothèque de Babel.

# Trois cœurs, trois lions

*À Robert et Karen Hertz*

Roman traduit de l'américain par Jean-Daniel Brèque  
Traduction révisée pour la présente édition



## Prologue

Après tant d'années, je me sens obligé d'écrire ce qui suit. Il y a plus de vingt ans que j'ai rencontré Holger pour la première fois. C'était une autre génération, un autre âge. Ces garçons si brillants à qui j'enseigne aujourd'hui sont aimables, bien sûr, mais nous ne parlons pas le même langage et il ne sert à rien de prétendre le contraire. Seront-ils capables d'accepter un tel récit, je n'en ai pas la moindre idée. En général, ils sont bien plus sobres que nous ne l'étions, mes amis et moi ; ils semblent retirer moins de plaisir de l'existence. D'un autre côté, ils ont grandi au milieu de l'incroyable.

Regardez n'importe quelle revue scientifique, n'importe quel quotidien, ou même, regardez par votre fenêtre et demandez-vous si la bizarrerie n'est pas devenue l'ordinaire du monde.

Le récit de Holger ne me semble pas totalement impossible. Je ne prétends pas non plus qu'il soit vrai. Je ne dispose d'aucune preuve dans un sens ou dans l'autre. J'espère seulement qu'il ne tombera pas dans l'oubli. Admettez qu'il m'a dit la stricte vérité. Alors, il y a dans son récit certaines implications pour notre avenir, et des connaissances qui pourront nous être précieuses. Admettez, et cela est raisonnable, qu'il ne s'agit que du compte rendu d'un rêve, ou encore un conte de fées. Je pense alors qu'il doit être préservé pour ses seuls mérites.

Ceci au moins est exact et vérifiable : Holger Carlsen fut embauché par le bureau d'études qui m'employait durant l'automne 1938. Pendant les mois qui suivirent, j'appris à le connaître relativement bien.

Il était danois et, comme la plupart des jeunes Scandinaves, avait une grande envie de voir le vaste monde. Quand il était jeune, il s'était baladé, à pied ou en bicyclette, un peu partout en Europe. Plus tard, poussé par l'admiration que ses compatriotes vouent en général aux États-Unis, il s'était débrouillé pour obtenir une bourse dans une université de la côte est, où il avait appris son métier d'ingénieur mécanicien. Il passait ses étés à se balader en Amérique du Nord, vivant de petits travaux. Il

aima tellement ce pays qu'il y trouva un emploi après avoir obtenu ses diplômes et envisagea sérieusement de se faire naturaliser.

Nous étions tous ses amis. C'était un type aimable, peu loquace, complètement terre-à-terre et dont les goûts et l'humour étaient des plus simples — bien qu'il lui arrivât de temps en temps de se laisser aller à visiter certains restaurants danois où il se régalaient de *smørrebrød* et d'*akvavit*. C'était un ingénieur satisfaisant sinon brillant, enclin à se fier à son sens pratique plutôt qu'à des talents d'analyste. En bref, il n'était en aucune façon remarquable sur le plan mental.

Question physique, c'était une autre histoire. Holger était un véritable géant ; qui mesurait un mètre quatre-vingt-treize, si large d'épaules que, de prime abord, on ne se rendait pas compte de sa taille. Il pratiquait le football américain, bien entendu, et aurait pu devenir le joueur vedette de l'équipe de sa fac si ses études ne lui avaient pas pris autant de temps. Son visage était plutôt rude, carré, avec de hautes pommettes, le menton fendu d'une fossette, un nez légèrement cassé, des cheveux blonds et des yeux bleus plutôt écartés. Avec une meilleure technique, entendez par là un peu moins de souci pour les sentiments des jeunes filles du coin, il aurait pu devenir un bourreau des cœurs. Mais sa légère timidité le priva sans doute de sa part d'aventures amoureuses. En bref, Holger était un gentil gars bien ordinaire, ce qu'on appela plus tard un brave type.

Il me donna quelques informations sur sa jeunesse. « Crois-moi si tu le veux, me dit-il en souriant, mais le bébé dans les dessins humoristiques, c'était moi, tu sais, celui que l'on trouve sur le seuil en ouvrant la porte. Je ne devais avoir que quelques jours quand on m'a trouvé dans une cour à Helsingør. C'est une ville charmante que vous appelez Elseneur, la ville de Hamlet. Je n'ai jamais su d'où je venais. De telles choses sont très rares au Danemark, et la police a fait beaucoup d'efforts pour essayer de découvrir d'où je sortais, mais sans succès. J'ai été très vite adopté par la famille Carlsen. À part ça, il n'y a rien eu d'extraordinaire dans ma vie. »

C'était ce qu'il croyait.

Je me rappelle le jour où je l'avais convaincu de venir avec moi assister à la conférence que donnait un physicien en visite : un de ces spécimens magnifiques que seule la Grande-Bretagne semble capable de produire ; savant, philosophe, poète, critique social, homme d'esprit, la Renaissance de retour sous un aspect plus paisible. Le sujet de sa causerie était la nouvelle cosmologie. Les physiciens sont allés plus loin depuis, bien sûr, mais, même à cette époque, les gens instruits commençaient à regretter les temps bénis où l'univers était seulement étrange et pas encore incompréhensible. Il conclut son exposé par des réflexions



purement spéculatives sur les découvertes futures qui nous attendaient. Si la relativité et la mécanique quantique ont prouvé que l'observateur est indissociable de l'univers qu'il observe, si le positivisme a démontré de façon logique que la plupart de ce que nous croyons être des faits sont de simples conventions, si les recherches dans le domaine psychique ont montré que l'esprit humain possède des pouvoirs insoupçonnés, il semble que certains de ces vieux mythes sur la sorcellerie soient plus que de simples superstitions. On avait autrefois l'habitude de considérer comme des légendes l'hypnotisme et la guérison d'affections psychosomatiques par la foi. Combien de phénomènes que nous jugeons à présent sans fondement sont en réalité basés sur des observations fragmentaires, effectuées il y a des siècles, avant que l'existence même de la méthode scientifique conditionne la nature des faits que nous serions amenés à découvrir ou à ne pas découvrir ? Et il n'y a pas que notre monde à considérer. *Quid* des autres univers ? La mécanique ondulatoire admet qu'un autre cosmos puisse exister à côté du nôtre. Le conférencier affirma qu'il n'était pas difficile de mettre en place les équations décrivant une infinité de mondes parallèles. Les lois de la nature changeraient nécessairement d'un univers à l'autre. Par conséquent, quelque part dans l'infini des réalités, tout ce que vous pouvez imaginer existe en fait !

Holger bâilla durant cet exposé et fit quelques remarques sarcastiques quand nous allâmes boire un verre pour finir la soirée. « Ces matheux se torturent tellement l'esprit, ce n'est pas étonnant qu'ils se plongent dans la métaphysique pendant leurs heures de repos. Toute action entraîne une réaction.

– Tu as employé le bon terme sans le vouloir, le taquinai-je.

– Quoi donc ?

– “Métaphysique.” Littéralement, ce mot signifie : “Ce qui est au-delà de la physique.” En d'autres termes, là où la physique que tu connais, celle que tu peux mesurer avec tes instruments et calculer avec ta règle, là où cette physique s'arrête, commence la métaphysique. Et c'est juste là où nous sommes, mon vieux : prêts à aller au-delà de la physique.

– Ouf ! » Il avala son verre et en commanda un autre d'un geste. « Ça déteint, à ce que je vois.

– Eh bien, peut-être. Mais réfléchis une minute. Connaissons-nous *vraiment* les dimensions de la physique ? Est-ce que nous ne les définissons pas les unes par rapport aux autres ? Dans l'absolu, Holger, qu'est-ce que tu es ? Où es-tu ? Ou plutôt : quoi-où-quand es-tu ?

– Je suis moi, ici et maintenant, en train de boire un alcool frelaté.

– Tu es en équilibre... en harmonie ?... dans la matrice ?... d'un certain continuum. Et moi aussi ; c'est le même pour nous deux. Il existe, sous-jacent à ce continuum, un certain ensemble de relations

mathématiques qui régissent des dimensions telles que l'espace, le temps et l'énergie. Certaines de ces relations nous sont connues sous la dénomination de "lois naturelles". Ainsi, nous avons bâti des domaines du savoir que nous appelons la physique, l'astronomie, la chimie...

– Et le vaudou ! » Il leva son verre. « Il est temps que tu t'arrêtes de penser et que tu commences sérieusement à boire. *Skaal !* »

Je n'insistai pas. Holger ne mentionna plus jamais cette discussion. Mais il dut se rappeler par la suite de ce qui avait été dit ce soir-là. Peut-être même cela l'aïda-t-il un peu, longtemps après. J'ose l'espérer.

La guerre éclata outre-Atlantique et Holger commença à s'agiter. Au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, il devenait de plus en plus malheureux. Il n'entretenait pas de conviction politique bien affirmée, mais il découvrit qu'il détestait les Nazis avec une ferveur qui nous étonna tous les deux. Quand les Allemands pénétrèrent dans son pays, il ne dessoûla pas durant trois jours.

Cependant, l'occupation commença d'une façon relativement pacifique. Le gouvernement danois avait avalé la pilule, restant en place — le seul gouvernement à avoir agi ainsi — et acceptant le statut de puissance neutre sous la protection des Allemands. N'allez pas croire qu'il ne leur ait pas fallu de courage. Entre autres choses, cela permit au roi de prévenir pendant quelques années certaines exactions, surtout celles à l'encontre des Juifs, que les autres pays occupés ne pouvaient qu'endurer en silence.

Holger se réjouit néanmoins lorsque l'ambassadeur du Danemark aux États-Unis se déclara en faveur des Alliés et nous autorisa à pénétrer au Groenland. À ce moment-là, la plupart d'entre nous avaient conscience de ce que l'Amérique entrerait tôt ou tard en guerre. Il suffisait de toute évidence à Holger d'attendre ce jour et puis de s'engager. Ou encore, il pouvait dès à présent rejoindre l'armée britannique ou les Forces norvégiennes libres. Il me confia souvent, blessé et étonné de sa conduite, qu'il ne comprenait pas ce qui l'en empêchait.

Mais en 1941, le Danemark en avait déjà assez. La situation n'avait pas encore pourri comme elle le ferait plus tard, quand le déclenchement d'une grève générale entraînerait le renversement du gouvernement royal par les Allemands et leur conquête pure et simple du pays. Mais on commençait déjà à entendre des coups de feu et des explosions de dynamite. Il fallut beaucoup de temps et beaucoup de bière à Holger pour se décider. Je ne sais comment, il avait attrapé une idée fixe : il devait rentrer chez lui.

C'était insensé, mais il ne pouvait pas se défaire de cette idée, et il finit par s'incliner. « Septièmement et enfin », comme on dit dans son pays, il n'était pas américain mais danois. Il quitta son travail, nous fîmes



une fête en l'honneur de son départ, et il partit à bord d'un bateau suédois. Il prendrait le ferry à Helsinborg pour se rendre chez lui.

Nul doute que les Allemands le placèrent sous surveillance pendant un certain temps. Il se tint tranquille et trouva du travail chez Burmeister & Wain, une usine de fabrication de moteurs pour bateaux. Au milieu de l'année 1942, quand il jugea que les Nazis avaient cessé de s'intéresser à lui, il rejoignit la Résistance... et se trouva dans une excellente position pour organiser des sabotages.

L'histoire de ses activités ne nous intéresse pas ici. Il a dû bien se conduire. Toute l'organisation se conduisit avec vaillance ; ils étaient si efficaces, et leurs liaisons avec l'Angleterre étaient si bonnes, que rares furent les raids aériens lancés contre leur territoire. À la fin de l'année 1943, ils accomplirent leur plus grand exploit.

Il y avait un homme qu'il fallait faire sortir du Danemark. Les alliés avaient un besoin urgent de ses compétences et de ses connaissances. Les Allemands le surveillaient de près, car ils avaient conscience eux aussi de sa valeur réelle. Malgré cela, la Résistance réussit à lui faire quitter sa maison et à le conduire jusqu'au Sund. Un bateau l'attendait pour le conduire en Suède, d'où il rejoindrait l'Angleterre par avion.

Nous ne saurons probablement jamais si la Gestapo était sur ses traces ou si une patrouille allemande repéra par hasard des hommes sur le rivage après le couvre-feu. Quelqu'un poussa un cri, quelqu'un d'autre tira un coup de feu et la bataille fut engagée. La plage était déserte et pierreuse, il y avait juste assez de lumière pour distinguer les silhouettes qui s'agitaient sous les étoiles, à la lueur des côtes suédoises. Toute retraite était impossible. Le bateau leva l'ancre et la bande de résistants se prépara à combattre les ennemis jusqu'à ce qu'il ait rejoint l'autre rive.

Ils avaient peu d'espoir d'y parvenir. Le bateau était lent. Leur détermination même trahissait son importance. Dans quelques minutes, quand les Danois auraient péri, un des Allemands pénétrerait dans la maison la plus proche et téléphonerait à la *kommandantur* d'Elseneur toute proche. Un puissant bateau à moteur intercepterait le fugitif avant qu'il ait pu atteindre un pays neutre. Mais les résistants étaient déterminés à faire de leur mieux.

Holger Carlsen s'attendait à mourir, mais il n'avait pas le temps d'avoir peur. Une partie de lui-même se souvint d'autres jours passés ici, de la douceur du soleil et du vol des mouettes au-dessus de sa tête, de ses parents adoptifs, d'une maison pleine de petits objets chéris ; oui, et le château de Kronborg, aux briques rouges et aux tours élancées, aux toits de cuivre patiné au-dessus des eaux brillantes, pourquoi pensait-il donc si soudainement à Kronborg ? Il s'accroupit sur les galets, le luger était brûlant dans son poing, il tira sur des ombres indistinctes et

bondissantes. Des balles sifflaient à ses oreilles. Un homme cria. Holger visa et tira.

Puis le monde autour de lui explosa dans les flammes et les ténèbres.



## 1.

Il se réveilla lentement. Il resta étendu pendant un long moment, n'ayant conscience que de la douleur dans sa tête. Sa vision revint par bribes, jusqu'à ce qu'il identifie la chose devant lui comme étant la racine d'un arbre. Tandis qu'il se tournait sur lui-même, un épais tapis de feuilles mortes craqua sous son poids. Terre, mousse, lichen mêlèrent leurs senteurs dans ses narines.

« *Det var som fanden !* » grogna-t-il, ce qui signifie plus ou moins : « Que diable ! ». Il s'assit.

Il sentit une croûte de sang en touchant sa tête. Son esprit était toujours engourdi, mais il comprit qu'une balle avait dû érafler son cuir chevelu et l'assommer. Quelques centimètres plus bas... Il frissonna.

Mais que s'était-il passé ensuite ? Il se trouvait dans une forêt, en plein jour. Personne alentour. Pas un signe de vie. Ses amis avaient dû réussir à s'enfuir en l'emportant avec eux, et l'avaient caché dans ce coin perdu. Mais pourquoi l'avaient-ils déshabillé et abandonné ici ?

Raide, étourdi, la bouche sèche et l'haleine fétide, l'estomac creusé par la faim, il se prit la tête à deux mains de peur qu'elle ne tombe puis se leva. À l'angle des rayons de soleil qui filtraient entre les troncs d'arbres, il vit que la fin de l'après-midi était proche. La lumière du matin n'a pas cette nuance dorée. Hé ! il avait presque fait le tour du cadran. Il éternua.

Non loin de là, un ruisseau coulait en chantonnant à travers des ombres profondes mouchetées de taches de soleil. Il s'y dirigea, s'accroupit et but abondamment. Ensuite, il se lava le visage. L'eau froide lui redonna un peu de forces. Il regarda autour de lui et essaya de déterminer où il se trouvait. La forêt de Grib ?

Par le Ciel, non. Ces arbres étaient trop grands, trop tourmentés et trop sauvages : chênes, hêtres, frênes et aubépines, couverts d'une forte épaisseur de mousse, buissons s'entremêlant sous leurs frondaisons pour former un mur presque solide. On ne trouvait plus un tel paysage au Danemark depuis le Moyen Âge.

Vif comme un éclair roux, un écureuil grimpa le long d'un tronc. Une paire d'étourneaux s'envola. À travers une brèche dans les frondaisons, il aperçut un faucon qui planait loin, loin au-dessus de lui. Restait-il encore des faucons dans ce pays ?

Eh bien, peut-être quelques-uns, il n'en savait rien. Il regarda son corps nu et se demanda ce qu'il devait faire ensuite. Si ses camarades l'avaient déshabillé et laissé ici, c'était sans doute pour une bonne raison et il ne fallait pas qu'il s'éloigne. Surtout dans cet état. D'un autre côté, il leur était peut-être arrivé quelque chose.

« Tu ne peux pas camper ici cette nuit, mon vieux, dit-il. Essaie au moins de savoir où tu es. » Le son de sa voix lui parut anormal au milieu des frémissements de la forêt.

Non, il y avait un autre bruit. Il se tendit avant de reconnaître le hennissement d'un cheval. Cela le réconforta. Il devait y avoir une ferme non loin d'ici. Ses jambes étaient suffisamment solides pour qu'il puisse s'avancer à travers des buissons d'osier en direction du cheval.

Quand il le trouva, il s'immobilisa. « Non », fit-il.

L'animal était gigantesque, un étalon grand comme un percheron mais bâti de façon plus gracieuse, lisse et noir tel le cœur de la nuit. Il n'était pas attaché, bien que des rênes ouvragées pendissent à un mors enchâssé d'argent et d'arabesques. Sur son dos étaient posées une selle au pommeau haut placé, elle aussi faite de cuir ouvragé, une large couverture de soie blanche, sur laquelle était brodé un aigle noir, et une sorte de paquetage.

Holger déglutit et s'avança plus près. D'accord, pensa-t-il, il y a dans le coin un quidam qui aime l'équitation de grand style. « Hohé ! appela-t-il. Hohé ! il y a quelqu'un ? »

Le cheval agita sa crinière et hennit en le voyant s'approcher. Son museau se frotta doucement contre sa joue et ses sabots frappèrent le sol, comme impatients de galoper. Holger lui donna une tape amicale — il n'avait jamais vu de cheval si peu farouche avec un inconnu — et l'examina de plus près. Un nom était gravé en caractères étranges et archaïques sur le mors en argent : *Papillon*.

« *Papillon* », dit-il d'une voix rêveuse. Le cheval hennit de nouveau, tapa sur le sol et tira sur la bride qu'il tenait dans ses mains.

« Papillon, est-ce que c'est ton nom ? » Holger le caressa. « C'est un mot français, n'est-ce pas ? Quelle idée d'appeler Papillon un costaud comme toi. »

Le paquetage placé derrière la selle attira son attention et il s'avança pour le regarder de plus près. Que diable ? Une cotte de mailles !

« Hohé ! appela-t-il de nouveau. Il y a quelqu'un ? Au secours ! »

Une pie lui adressa un cri railleur.

Regardant autour de lui, Holger aperçut une longue lance à la pointe d'acier posée contre un arbre, avec une garde évasée à l'autre extrémité. Une lance, par Dieu ! une vraie lance médiévale. Son cœur battit d'excitation. Sa vie aventureuse avait fait de lui un homme moins respectueux des lois que la plupart de ses compatriotes, et il n'hésita pas à défaire le paquetage et à répandre son contenu sur le sol. Il trouva pas mal de choses : une broigne assez longue pour lui arriver aux genoux ; un casque conique couronné de plumes pourpres, sans visière mais pourvu d'un protège-nez ; une dague ; diverses ceintures et lanières ; une chemise molletonnée à mettre sous une armure. Puis des vêtements de rechange : haut-de-chausses, chemises, tuniques, justaucorps, capes, et cætera. Quand le tissu n'était pas du lin rêche aux couleurs vives, il s'agissait de soie bordée de fourrure. En passant de l'autre côté du cheval, il ne fut guère surpris de découvrir une épée et un bouclier attachés à la selle. Le bouclier, de forme conventionnelle, mesurait environ un mètre vingt de long et était de toute évidence flambant neuf. Quand il ôta la couverture qui le protégeait et examina sa surface, placage léger d'acier sur une armature de bois, il découvrit un dessin représentant trois lions dorés alternant avec trois cœurs rouges sur fond bleu.

Un souvenir ténu s'étira en lui. Il resta un instant à réfléchir, intrigué. Était-ce... attends. Les armes du Danemark. Non, il s'agissait de neuf cœurs. Le souvenir s'en fut.

Mais que se passait-il ? Il se gratta la tête. Est-ce que quelqu'un organisait un tournoi, ou quoi ? Il tira l'épée de son fourreau : elle était immense, pourvue d'une large lame, d'une poignée en croix, d'un double tranchant et aiguisée comme un couteau. Ses yeux d'ingénieur reconnurent de l'acier à faible teneur en carbone. Personne ne reproduisait des armes médiévales avec autant de fidélité, même pour un film, encore moins pour une fête locale. Et cependant, il se rappela des expositions dans des musées. L'homme du Moyen Âge était bien plus petit que ses descendants. Cette épée tenait dans sa main comme si elle avait été fabriquée sur mesure et, même au XX<sup>e</sup> siècle, il était plus grand que la moyenne.

Papillon renifla et se cabra. Holger se retourna et vit l'ours.

C'était un grand ours brun, sans doute attiré par le bruit. Il le regarda en clignant des yeux. Holger regretta bêtement son revolver évanoui, puis l'animal disparut dans les buissons.

Holger s'appuya sur Papillon jusqu'à ce qu'il ait repris son souffle. « Bon, un petit bois touffu et sauvage, c'est possible, s'entendit-il dire d'un ton convaincu. Il reste peut-être encore quelques faucons. Mais il n'y a positivement plus un seul ours au Danemark. »



À moins que cette bête se soit échappée d'un zoo... il racontait n'importe quoi. Il lui fallait avant tout s'informer, et apprendre à assimiler ses découvertes.

Était-il fou, délirait-il, rêvait-il ? Peu probable. Son esprit fonctionnait trop bien à présent. Il sentait la lumière du soleil, distinguait les poussières qui dansaient dans ses rayons, les voûtes feuillues qui s'enfonçaient dans la forêt, sentait l'odeur forte du cheval mélangée à celle de sa propre sueur, percevait parfaitement tous ces détails prosaïques. Enfin, décida-t-il, alors que son humeur naturellement placide reprenait le dessus, la meilleure chose à faire était de s'activer, même s'il se trouvait dans un rêve. Ce dont il avait besoin, c'était d'informations et de nourriture.

À bien y réfléchir, plutôt de nourriture d'abord.

L'étalon semblait amical. Il n'avait aucun droit de s'emparer de l'animal, ni des vêtements que celui-ci portait, mais il se trouvait dans une situation plus urgente que quiconque ayant bien pu laisser traîner ses affaires ici. Il s'habilla avec méthode ; il lui fallut quelques efforts pour se débrouiller avec certains vêtements peu familiers, mais tout, jusques et y compris les bottes, lui seyait de façon inquiétante. Il remballa les effets de rechange ainsi que l'armure et les remit en place en les attachant. L'étalon gémit doucement quand il l'enfourcha et se cala dans les étriers, puis fit quelques pas vers la lance.

« Je n'ai jamais vu de cheval aussi intelligent, dit-il à voix haute. D'accord, j'ai pigé. » Il accrocha l'extrémité de la lance à un petit support qui pendait à la selle, prit les rênes dans sa main gauche et claqua la langue. Papillon se dirigea vers le soleil.

Quand il eut chevauché pendant quelque temps, Holger fut surpris de constater combien il était à son aise. Jusqu'à présent, il n'avait eu qu'une seule expérience, plutôt désagréable, dans une écurie, et il lui arrivait souvent de dire qu'un cheval n'était qu'un objet encombrant qui ne servait qu'à prendre de la place qui aurait pu être occupée par un autre cheval. Bizarre, l'affection instantanée qu'il avait ressentie pour ce monstre noir. Encore plus bizarre, l'aisance avec laquelle son corps s'était adapté à la selle, comme s'il avait été cow-boy toute sa vie. Quand il réfléchit à cela, il se sentit de nouveau tout maladroit et Papillon renifla avec ce qu'il aurait juré être de la dérision. Aussi écarta-t-il ces pensées de son esprit et se concentra-t-il sur le chemin qu'il suivait dans la forêt. Bien qu'ils aient trouvé un sentier — avait-il été tracé par des cerfs ? —, ce n'était pas chose facile que de chevaucher à travers bois, surtout quand on portait une lance.

Le soleil s'abaissa jusqu'à ce qu'il ne voie plus que quelques écharde rougeoyantes derrière les arbres. Damnation, il ne pouvait pas

exister de forêt aussi vaste au Danemark. Où donc l'avait-on transporté pendant qu'il était inconscient, en Norvège ? en Laponie ? ou alors en Russie ? Ou bien la balle l'avait-elle rendu amnésique durant plusieurs semaines ? Non, ce n'était pas possible. Sa blessure était encore fraîche.

Il poussa un soupir. Ses soucis s'effaçaient devant sa faim. Ah ! un plat de morue grillée arrosé d'une pinte de Carlsberg... non, restons américain et mangeons un solide steak accompagné d'une large portion de frites et couvert d'oignons...

Papillon se cabra. Holger faillit être renversé. Un lion s'avança à travers les buissons et les ténèbres descendantes.

Holger poussa un cri. Le lion s'immobilisa, agita sa queue, émit un profond grondement. Papillon frémit et frappa le sol. Holger s'aperçut qu'il avait incliné sa lance et que celle-ci était pointée vers l'avant.

Le hurlement d'un loup s'éleva au loin. Le lion ne bougeait pas. Holger ne se sentait pas l'envie de lui disputer le droit de passage. Il guida Papillon pour lui faire faire un détour, bien que le cheval semblât prêt à en découdre. Une fois le lion derrière lui, il avait envie de partir au galop ; mais il risquait de se faire désarçonner par une branche basse dans cette obscurité. Il était en nage.

La nuit tomba. Ils avançaient à l'aveuglette. L'esprit de Holger était également confus. Il n'y avait aucun endroit sur terre où on trouvât encore des ours, des loups et des lions, sinon quelque coin perdu de l'Inde. Mais il n'y avait pas d'arbres européens en Inde, non ? Il essaya de se rappeler son Kipling. Rien ne revint sinon des bribes d'un poème qui disait que l'est était l'est et l'ouest était l'ouest. Puis une branche gifla son visage et il se mit à jurer.

« On dirait bien que nous allons passer la nuit à la belle étoile, dit-il. Holà ! »

Papillon continua d'avancer, ombre parmi les ombres murmurantes. Holger entendit des hiboux, un cri lointain peut-être poussé par des chats sauvages, d'autres loups. Et qu'est-ce que c'était que ça ? Un gloussement maléfique venu des buissons... « Qui va là ? Qui va là ? »

Des pas ténus s'éloignèrent. Le rire s'en fut avec eux. Holger frissonna. Il valait mieux continuer d'avancer, décida-t-il.

La nuit était devenue glaciale.

Des étoiles jaillirent dans le ciel. Il lui fallut un moment avant de comprendre qu'il avaient atteint une clairière. Une lumière brillait devant eux. Une maison ? Il fit avancer Papillon au trot.

Quand ils l'atteignirent, Holger vit qu'il s'agissait d'un cottage des plus primitifs, aux murs d'argile et de torchis et au toit de paille. La fumée qui s'élevait d'un trou dans le toit avait des reflets rouges, tout comme la lumière qui passait à travers les minuscules fenêtres closes et la

porte affaissée. Il tira les rênes et humecta ses lèvres. Son cœur battait comme si le lion était de retour.

Cependant...

Il décida qu'il était plus sage de rester en selle et toqua à la porte avec le bout de sa lance. La porte s'ouvrit en gémissant. Une silhouette courbée se dessina devant l'intérieur. Une voix de vieille femme, aiguë et craquelée, s'adressa à lui : « Qui êtes-vous ? Qui donc s'arrête chez mère Gerda ?

– Je semble être perdu, lui dit Holger. Avez-vous un lit à m'offrir ?

– Ah ! ah ! oui. Un jeune et brave chevalier. Je vois, oui, oui. J'ai peut-être des yeux fort anciens, mais mère Gerda sait ce qui vient frapper à sa porte cette nuit, oh oui ! oh oui ! Entrez, doux seigneur, descendez de cheval et venez partager l'humble chère que peut vous offrir une vieille femme, car vous n'avez rien à redouter de moi, ni moi de vous, pas à mon âge ; bien qu'il y eut un temps... Mais c'était avant que vous ne soyez né, et je ne suis qu'une pauvre vieille grand-mère à présent, qui n'est que trop contente d'avoir des échos des hauts faits qui s'accomplissent loin de cette humble chaumière. Entrez, entrez, n'ayez nulle crainte. Entrez, je vous en prie. Les abris sont trop rares ici, à la lisière du monde. »

Holger regarda derrière elle pour inspecter la hutte. Il ne pouvait voir personne d'autre à l'intérieur. Il ne risquait sans doute rien à s'arrêter ici.

Il avait déjà mis pied à terre quand il se rendit compte que la vieillarde lui avait parlé dans une langue inconnue — et qu'il lui avait répondu dans la même langue.